

Le concept du travail chez les Lyelae à l'époque précoloniale

Maurice Bazemo*

Résumé

Si les Lyelae considéraient à l'époque précoloniale l'agriculture comme l'activité qui a réellement la valeur de travail, c'était compte tenu du sens qu'ils donnaient à la force physique, à l'endurance, à la peine qu'elle exigeait alors. Ces critères aussi participaient à la définition du vaillant homme. L'époque était celle du culte à la force physique. Cette vision de l'agriculture explique l'aversion que les Lyelae montraient vis-à-vis des autres activités telle le commerce. C'était encore elle qui expliquait leur refus d'envoyer leurs enfants à l'école du Blanc vue au départ comme école de la paresse.

Les multiples perspectives de promotion sociale que offre l'école et dont les populations lyelae se sont rendues compte en constatant le train de vie des auxiliaires de l'administration coloniale ont contribué à briser leur résistance. Ce constat devait entraîner un changement d'attitude vis-à-vis de l'agriculture. Désormais l'école devait séduire. L'activité de ceux qui y ont réussi est admise comme travail. Ce qui fondait la noblesse de l'agriculture à savoir l'effort physique, la peine, lui vaut désormais le mépris. Ainsi s'est opérée une inversion des pôles du prestige qui s'inscrit dans les changements de mentalité intervenus chez les Lyelae.

Mots-clés : Travail, agriculture, force physique, paresse, valeur, colonisation, école.

The conception of work among the Lyelae in the pre-colonial period

Abstract

During the colonial period the Lyelae considered agriculture as a valuable work. This conception derived from the consideration they had then of the physical strength, endurance and suffering that this activity required. These elements partook in the definition of the valiant man.

As a matter of fact, the colonial period was a time of praise of physical strength, an attitude that could also account for their refusal to send their children to the white man's school perceived from the start as the school of laziness.

The numerous opportunities of social promotion engendered by school, and that the Lyelae populations noticed through the standard of living of the auxiliaries of the colonial administration, contributed to crack down their resistance to schooling. Consequently, this development changed their attitude towards agriculture. Henceforth school would be dignified and the activities performed by those who succeeded in their studies considered as a valuable work. On the opposite, what had ennobled agriculture i.e. physical effort, suffering, now brought this activity disdain.

This is how a reversal in prestige determinants occurred, a change that must be analyzed through the evolution of mentalities that took place among the Lyelae.

Keywords: Work/activity, agriculture, physical strength, laziness, value/valuable, colonization, school.

* Université de Ouagadougou
03 B.P. 7021 Ouagadougou 03
Burkina Faso



Introduction

Nous disposons aujourd'hui d'une abondante littérature, œuvre d'Africains et d'Africanistes qui a donné un certain éclairage sur les sociétés de l'Afrique noire qualifiée de « darkest Africa¹ » à la fin du XIX^e siècle par les Européens. Est-il encore nécessaire de projeter de la lumière sur le continent ? Il existe toujours des zones d'ombre non seulement pour les autres mais aussi pour les Africains mêmes. Il revient aux Africains d'apporter soit le supplément de lumière soit l'éclairage juste sur leurs sociétés en les interrogeant de l'intérieur. Pour ce faire, il faut non seulement procéder à une relecture des faits (le pouvoir politique, les croyances religieuses, l'organisation sociale, l'art, etc...) ayant retenu pendant longtemps l'attention des chercheurs mais aussi intégrer dans le champ de l'enquête des thèmes jusque là négligés tel la conception du travail, celle de la richesse, l'amour, etc., l'histoire culturelle en somme. La question du travail qui est l'une des préoccupations fondamentales qui agitent nos sociétés ne peut laisser l'historien indifférent. Pourquoi ? Pierre Jaccard répond : « rien n'est plus passionnant que l'histoire du travail. C'est le destin même de l'homme et de toute l'histoire de la civilisation, avec ses vicissitudes, ses épreuves et ses victoires qui se révèlent dans la seule évocation des grandes périodes du développement humain² ». À la lumière de cette citation, on comprend que le chômage participe des fléaux dont tout individu ressent la hantise. C'est pourquoi les autorités politiques élaborent des stratégies pour juguler le mal. Notre échec ne procède-t-il pas en partie du fait que certaines causes du fléau sont sous-évaluées ? Son développement n'est-il pas aussi une résultante des nouvelles conceptions du travail ?

Des multiples définitions que le Larousse donne du travail, nous retenons celles-ci : « Activité de l'homme appliquée à la production, à la création, à l'entretien de quelque chose ». « Activité de transformation de la nature propre aux hommes qui les met en relation et qui est productrice de valeur ». « Effort que l'on doit soutenir pour faire quelque chose ». Ces définitions ne doivent pas occulter sa dimension psychologique car il est aussi un fait de l'esprit ; ce que nous ne pouvons pas dire de l'activité des abeilles. Le travail ainsi défini, il est permis de noter que la conception que les uns et les autres en ont évolue au fil du temps. Du travail, les hommes ont une conception qui bouge. Il est alors évident que les différentes sociétés du Burkina ne concevaient pas à l'époque précoloniale le travail de la même manière qu'aujourd'hui. L'historien peut alors choisir d'interroger une société sur son attitude face à une réalité comme le travail au cours de telle ou telle période. C'est à cette enquête que nous nous sommes employé en interrogeant la société lyela de l'époque précoloniale que nous avons retenue comme un cas afin d'éviter les généralisations souvent trompeuses.

¹ Ki-Zerbo J. Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain, p. 401.

² Jaccard P. Histoire sociale du travail de l'Antiquité à nos jours, p. 7.

Cette étude fondée essentiellement sur des données de l'enquête orale porte sur le travail de la terre que les Lyelae admettaient comme travail principal, le plus noble avant l'avènement de la colonisation. Comment la culture occidentale a pu provoquer l'évolution de la conception que les Lyela avaient du travail de la terre ?

La vision du travail de la terre chez les Lyelae avant la colonisation

Dans une présentation ethnologique sommaire des Lyelae faite en introduction de son ouvrage « Religion, droit et pouvoir au Burkina Faso - les Lyelae du Burkina Faso », Blaise Bayili énumère rapidement les différentes activités économiques traditionnellement pratiquées par ce groupe. « L'organisation socio-économique des Lyelae, dit-il, s'articule autour de deux activités principales : l'agriculture et l'élevage qui sont, à leur tour, soutenus par des activités secondaires telles que l'artisanat, le commerce, la cueillette et la chasse³ ».

L'ordre dans lequel sont citées les deux principales activités économiques pratiquées par les Lyelae est significatif : agriculture d'abord puis élevage. Lorsqu'ils énumèrent eux-mêmes leurs activités, ils les hiérarchisent en tenant pour critère l'âge comme cela se fait à propos de tout être dont l'homme peut donner le nombre d'années d'existence. L'agriculture est l'aîné de l'élevage ; ce qui est historiquement vrai. C'est elle qui a permis à l'homme de passer de la vie errante entretenue par la cueillette et la chasse à la vie sédentaire. La primauté accordée à l'époque précoloniale à cette activité, en dehors de la considération d'ordre chronologique qui intéresse les historiens et non les agriculteurs, se devait chez les Lyelae comme chez d'autres peuples au fait qu'elle était l'activité par laquelle ils obtenaient l'essentiel des denrées alimentaires de consommation quotidienne. C'est l'évidence même dira-t-on. L'historien doit aller au delà des explications premières pour voir si à celles-ci ne sont pas articulées d'autres sous-jacentes qui ne peuvent être perçues que à partir d'un autre plan d'observation qui est l'intérieur de la société retenue, notamment son champ culturel. Pour enrichir le savoir sur le passé des sociétés africaines, l'historien ne doit pas négliger cette démarche qui le conduit à ce cœur commun qui anime le groupe, à savoir la mentalité collective.

De l'enquête menée à propos du travail de la terre chez les Lyelae à l'époque précoloniale, il ressort que l'importance primordiale qui lui était accordée était sous-tendue aussi par un support d'ordre social et moral. En effet la conception du travail de la terre chez cette communauté était déterminée par celle de la valeur sociale de l'individu. Entre autres données sur lesquelles se fondait le prestige de l'homme, il y avait la force physique. L'époque était celle du règne de la force musculaire. Il ne suffisait pas de l'avoir en soi pour jouir du prestige qu'elle conférait. Il fallait l'investir à des fins utiles pour le groupe qui appréciait et discernait la juste récompense en termes d'éloges. Son usage devait répondre à des besoins collectifs. C'est ainsi qu'il contribuait à socialiser l'individu. Le lieu privilégié pour investir cet

³ Bayili B. Religion, droit et pouvoir au Burkina Faso - les Lyelae du Burkina Faso, p. 19.



atout au profit de la famille était d'abord le champ agricole qui était aussi celui de la compétition par excellence où chacun devait donner la mesure de son endurance à la peine. Le champ à labourer était le lieu privilégié pour évaluer la force de l'adulte afin que son poids social soit déterminé. On était reconnu homme, entendu au sens d'homme mûr physiquement, que lorsque le capital en force physique était montré au champ. « Avoir de l'os » était l'expression consacrée à l'époque précoloniale pour caractériser celui qui est fort, l'os connotant la résistance⁴. De celui qui est faible, on disait qu'il a « des bras sans os ».

L'entendement que les Lyelae avaient du travail prenait en compte les trois définitions du Larousse que nous avons évoquées plus haut. Cependant, ils accordaient une attention particulière aux critères « effort », « peine » physiques qui privilégiaient le travail de terre comme étant le travail par excellence.

En interrogeant les Grecs et les Romains de l'Antiquité dont nous avons un écho du débat sur le travail, nous constatons que c'était sur les mêmes critères, la peine et l'effort qu'ils avaient fondé leur conception du travail. Les termes « travail » et « travailler » en Grèce ancienne, nous dit Pierre Jaccard, s'appliquaient au labeur agricole⁵. Bien que les travaux furent pénibles, les Grecs n'y trouvaient rien d'avilissant. Le poète grec Hésiode exaltait le travail de la terre parce qu'il exigeait de l'effort, de l'action, de l'énergie⁶. Chez les Romains, le verbe « laborare » signifiait « travailler, prendre de la peine » ; d'où le conseil que le laboureur De La Fontaine donnait à ses enfants au temps où l'occident européen était encore essentiellement agricole. Pendant longtemps, en Grèce comme à Rome ancienne, les deux matrices de la civilisation occidentale, « l'homme de bien » était le bon agriculteur.

La peine qu'il fallait nécessairement supporter dans l'activité pour qu'elle ait la valeur de travail chez les Lyelae comme chez bien d'autres peuples du Burkina certainement relevait du stoïcisme, cette philosophie positive de l'effort. Rudimentairement équipé devant une nature qui ne lui accorde pas généreusement tout ce dont il a besoin, le Lyel (singulier de Lyelae) admettait la peine exigée comme le prix à payer pour vivre aisément. Partant du sens qu'ils accordaient à la force physique, les Lyelae donnaient à voir de leur rapport avec la nature un cas de lutte avec elle pour obtenir ce dont ils ont besoin et qu'elle seule peut leur donner. Il fallait alors supporter la peine pour parvenir à l'exploit. Selon l'un des mythes de ce groupe, cette lutte fut imposée aux hommes comme punition par le ciel à partir du jour où, une femme imprudente l'a heurté de son pilon. La voute céleste était jusqu'à ce jour une matière comestible proche des hommes qui y taillaient à satiété pour se nourrir⁷. Offensée de la sorte, elle s'éloigna très haut pour leur malheur. Ainsi était fini l'âge d'or.

⁴ Bayala Pascal, Réo le 8.8.2000.

⁵ Jaccard P. op. cit. P. 56.

⁶ Ibid, p. 64.

⁷ Bazié Bekouli - Doudou le 28.8.1999.

Le ciel s'étant éloigné, les abandonnant à la terre à laquelle il fournit son concours uniquement par l'eau, les hommes devaient désormais manger leur pain à la sueur de leur front. Sanction du ciel ici, sanction de Dieu pour ceux du jardin d'Eden ! C'est de cette sueur, symbole de la peine salvatrice, dont parlent les Lyelae lorsqu'ils disent : « Celui qui refuse de se courber avec la pioche et de sentir sa sueur sur ses lèvres est une personne inutile⁸ ». A la suite du geste fatal de cette autre sœur de Pandore, l'homme était désormais contraint à la vie combative. La force physique doublée de courage devient l'arme indiquée.

La sublimation des forts chez les Lyelae à l'époque précoloniale et coloniale apparaissait dans les chansons populaires chargées de raillerie à l'endroit des faibles. Aux grands jours de labourage, les hommes étaient accompagnés aux champs par les flûtistes et les tambourinaires qui se relayaient en musique pour accélérer le rythme du travail. En appelant l'un et l'autre par leurs noms de laboureur, le flûtiste les aiguillonnait en excitant leur orgueil par des mots de louange pour leurs personnes et par le rappel d'actes de bravoure de leurs parents. L'invitation à rivaliser d'ardeur était ainsi formulée et personne n'y était indifférente. L'honneur aux braves, la raillerie et la honte étaient le lot de ceux qui, vite essoufflés, capitulaient. La stratégie s'apparentait à celle intégrant les griots qui accompagnaient les hommes à la guerre chez les sociétés à pouvoir politique centralisé et dotées d'une armée structurée. La bravoure d'agriculteur était un important atout de séduction à l'endroit de la gente féminine⁹. Le prestige qu'elle permettait expliquait pourquoi l'agriculture était la seule activité pour laquelle les hommes se donnaient un nom spécial. Agriculteurs pacifiques, les Lyelae ne connaissaient pas des noms de guerre comme les Moose.

Pour ce peuple, l'essentiel dans la pratique de l'agriculture était certes l'acquisition de vivres. Cependant on y accordait de l'importance au prix à payer pour leur acquisition. De ce fait, on peut voir ici deux préoccupations : le moyen et la qualité reconnue à celui-ci. Le souci pour la qualité expliquait pourquoi les Lyelae nourrissaient du mépris pour certaines activités comme le commerce.

Dans une présentation succincte des activités économiques des Nuna septentrionaux¹⁰ dont les Lyelae, Emmanuel Bayili note : « le commerce a connu un grand développement en territoire Nord-Nuna depuis l'avènement colonial¹¹ ». Autrement dit, ces populations n'étaient pas ouvertes à cette activité bien que ceux qui s'y adonnaient à l'époque n'étaient pas des indigents. Ce fut l'un des traits forts du comportement collectif de ce groupe qui avait retenu en 1909 l'attention de Louis Tauxier qui, à ce propos, avait noté : « Au sujet du commerce, les Lélésé ne faisaient pas du tout jadis les colporteurs¹² ». L'aversion qu'ils avaient vis-à-vis de ce métier se devait à une considération d'ordre éthique.

⁸ Bama Bezombié, Zoula le 28.12.1999.

⁹ Nagalo Beli, Batando le 28.8.1999.

¹⁰ Les Nuna septentrionaux constituent le sous groupe de l'ethnie Gurunsi.

¹¹ Bayili E. Les populations Nord Nouna (Haute-Volta) Des origines à 1920, p. 22.

¹² Tauxier. L. Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourounsi, p. 151.

Du commerçant, ils entretenaient l'image d'un homme qui se promène (marchand ambulante) ou qui va s'asseoir à l'ombre d'un arbre ou d'un hangard au marché. C'est une image péjorative produite par la définition que les Lyelae donnaient de la paresse. Se promener ou s'asseoir étaient dans certains cas de comportement des expressions de la paresse. C'est ainsi que, pour parler de quelqu'un qui fuit le travail, le paresseux en d'autres termes, les Lyelae disent : « il est assis ». La peine manquant, supposaient-ils, le commerce n'était pas accepté comme un travail. A ce propos, les Lyelae avaient une vision qui rappelait celle des Romains de l'Antiquité. Selon ces derniers, le commerce n'était pas du travail car, dit Andréa Giardina qui a consacré un article au marchand à Rome, « il lui manquait ce coefficient de fatigue physique qui s'exprimait dans la transformation de la matière¹³ ». Obtenir son pain, sans payer le juste prix en termes d'effort était déshonorant comme l'a rappelé un de nos informateurs. « Pour le Gurunga en général, porter un panier de cola sur sa tête ou vendre du sel pour vivre, c'était dégradant. Pour vivre, il avait l'agriculture. Il préférerait rester pauvre que de vendre de la cola ou du sel. Le Gurunga aimait l'agriculture plus que tout¹⁴ ».

L'image du paresseux que les Lyelae avaient de celui qui se promenait nous éclaire du coup sur celle qu'ils avaient des pasteurs peul. Le trait saillant du portrait qu'ils dressaient du Peul était sa paresse dont ils rendaient compte par ce qu'ils appelaient « une promenade » derrière les bœufs¹⁵. Se promener ou s'asseoir supposait ne rien faire d'important ou s'occuper à une tâche d'importance secondaire.

Enfin les Lyelae préféraient le travail de la terre à toute autre activité parce qu'il permettait la cohésion de la famille comprise comme un ensemble entretenu par tous ses membres ; ce qui exige un comportement conséquent. À la question de savoir « pourquoi les Lyelae ne pratiquaient pas le commerce à l'époque précoloniale et coloniale », Balilma Innocent Bacié répond : « Le Gurunga est toujours sédentaire. Il a toujours tenu à l'agriculture. Il y a le sens de la communauté qui est très fort chez lui. Tout était mis en commun sous la responsabilité du doyen de la famille. Toute la famille avait un champ. De ce fait quelqu'un ne pouvait pas se soustraire pour une activité à titre individuel¹⁶ ». La famille était un patrimoine commun dont la préservation et la prospérité devaient préoccuper chacun. La force physique de l'individu était alors un capital dont son groupe devait profiter matériellement et moralement. La fin du XIX^e siècle qui inaugurerait l'ère coloniale pour les peuples du Burkina aussi marquait le tournant pour leur culture. Il s'agit de l'évolution culturelle des peuples africains qui était l'un des projets de la colonisation occidentale. Ce courant d'idées n'avait pas épargné la vision que les Lyelae avaient du travail de la terre.

¹³ Giardina. A. Le marchand, in *L'homme romain*, p. 303.

¹⁴ Baziomo Joanny, Réo le 8.8.2000 - Les Lyelae font partie de l'ethnie Gurunsi (singulier : le Gurunga).

¹⁵ Bayala Pascal, Réo, le 9.8.2000.

¹⁶ Bacié Balilma Innocent - Koudougou, le 11.8.2000.

L'évolution de la vision du travail de la terre chez les Lyelae

En fin XIX^e siècle, à partir de Ouagadougou, le Blanc allait entrer dans le Lyolo (le pays des Lyelae). L'installation effective du pouvoir politique dans cette zone fut précédée par celle des missionnaires, les Pères Blancs, en 1912. Ayant pour mission de porter l'évangile à ces peuples, ils n'avaient pas hésité à prêter subtilement leur concours au pouvoir politique en parlant de la civilisation du pays d'où ils étaient venus. Ils furent de la croisade engagée contre « l'ignorance » dans laquelle les peuples africains vivaient. L'arme de la lutte fut l'école. En 1943, la première école du Lyolo est ouverte à Réo par les Pères Blancs¹⁷. Elle reçut un accueil qui contrastait avec la réaction que les Lyelae avaient eue vis-à-vis de celle de Koudougou ouverte en 1913. La réponse qu'ils avaient donnée lorsqu'ils furent invités à inscrire leurs enfants à Koudougou fut un refus quasi général. Ceci s'expliquait en partie par la définition qu'ils donnaient de la paresse. Contrairement à la pédagogie de l'école traditionnelle qui consistait à donner une formation pratique aux jeunes en les associant aux divers travaux qu'exécutaient les adultes, selon les Lyelae, à l'école occidentale, les enfants passaient le temps assis à l'ombre ; d'où la perversion qu'ils y voyaient. Ils étaient persuadés que cette école corrompt le physique et incline à la paresse. Dès le XV^e siècle, dans le regard du Blanc, le Noir était le plus paresseux de la race humaine. Voilà que pour son système d'école, le Blanc venait apprendre aux enfants des Noirs ce qu'il fustigeait. L'affrontement entre ces deux systèmes d'école nous dit que la paresse aussi est parfois une vue de l'esprit, donc un fait culturel, idéologique.

Le refus de la nouvelle école qui était une autre forme de résistance au pouvoir colonial était nourri chez les Lyelae par leur attachement à l'agriculture. La vision qu'ils avaient de ce métier expliquera aussi leur refus de la charrue. En 1960, de jeunes agriculteurs chrétiens luxembourgeois désireux de partager leur savoir-faire avec les agriculteurs de la Haute-Volta arrivent dans le diocèse de Koudougou dont fait partie le Lyolo. Ils proposent aux jeunes agriculteurs et aux catéchistes la culture attelée (charrue tirée par l'âne). Les catéchistes devaient être les promoteurs de cette nouvelle technique¹⁸. Si la nouveauté eut un accueil plus ou moins favorable chez les Moose, les voisins des Lyelae à l'Est, chez ces derniers, ce fut un échec total. Ceux qui avaient voulu l'expérimenter furent l'objet d'une risée à laquelle ils n'ont pu résister longtemps. Par des propos du genre « depuis quand a-t-on vu un âne labourer pour nourrir un homme », on dissuada ceux qui étaient tentés par l'innovation. Son utilisation était supposée être dépourvue de cette dimension du travail faite de peine. La fidélité à la tradition renforça ce refus comme cela ressort de ces propos : « nos grands pères et nos pères se sont nourris et nous ont nourris en labourant la terre eux-mêmes¹⁹ ». Aucune société n'est irrémédiablement figée.

¹⁷ Bakyono Alphonse - L'évangélisation du pays léla de 1912 à 1947, p. 58.

¹⁸ Bado N. L'Eglise catholique en détresse au Nord-Nuna, p. 41.

¹⁹ Bazié Bekouili - Doudou, le 18.8.1999.

À partir de 1919, au sortir de la grande guerre, la France ayant retrouvé de la sérénité, allait affermir sa mainmise sur ses colonies. Après avoir maté féroce­ment la révolte de 1915-1916 déclenchée chez les Marka, les Sana et les Lyelae, elle ne devait plus avoir à faire à des résistances collectives ouvertes à son projet colonial en Haute-Volta (ancien nom du Burkina Faso). Patiemment l'école allait s'implanter par-ci grâce à la ténacité de l'administration, par-là, comme au Lyolo, grâce aux missions catholiques. L'évolution de la mentalité inscrite dans la logique de cette école devait entraîner chez les Lyelae l'évolution de la vision du travail de la terre. A partir des années 1940, selon Joseph Bekouli Bationo, les populations des régions telles Réo et Didyr se montrent plus favorables à l'école²⁰. En 1943, les missionnaires catholiques ouvrent la première école primaire de Réo. Les élèves arrivent de partout. « Il faut en refuser, tellement ils sont nombreux, écrit le Père Joseph Bretault ²¹ ». Ce changement d'attitude se devait à la promotion socio-économique et politique que l'école de Koudougou ouverte en 1913 avait permise aux élèves pionniers. Dès les années 1940, ceux qui en étaient sortis comme lauréats, se répartissaient en instituteurs, infirmiers, commis de bureau, agents forestiers, etc. La contribution de l'instituteur au changement d'attitude vis-à-vis de l'école mérite une attention particulière.

Affecté dans les villages, au milieu des paysans, par son train de vie, il a connu du prestige, un relief social. Le confort matériel dont jouissait l'instituteur et surtout la place qu'il occupait dans le nouveau paysage politique que modelait l'autorité coloniale ont suffi pour provoquer le début de la ruée vers l'école. Parlant de cette place de l'instituteur, Joany Baziomo qui en fut un à partir de 1942 dit : « A l'époque, dans le village, l'instituteur était la première personne vue et crainte aussi bien par le chef du village que par l'administration même. Il était en contact direct avec les populations mieux que l'administrateur. Le chef de village le craignait parce qu'il était en contact direct avec l'autorité administrative²² ».

Devenir instituteur, selon le langage populaire, était l'accomplissement d'une métamorphose, d'où le mythe de cette fonction. Ce mythe, dans l'esprit des populations, procédait aussi du fait que « il enseignait la langue du Blanc aux autres²³ ». Dans le nouveau paysage politique, « l'instituteur, nous dit Balilma Innocent Bacié, était vu comme un second commandant de cercle. Tout ce qu'il disait était pris pour vrai. Il était respecté. C'était l'homme du Blanc. Tout le monde disait qu'il était celui qui a les yeux ouverts²⁴ ». L'instituteur, nous dit un autre informateur, n'était pas n'importe qui, il était envié. Il avait beaucoup de chance auprès des filles. Tout service sollicité par lui était rendu avec célérité²⁵ ». Tant de prestige fondait la fierté de la famille de Balilma Innocent Bacié en qui elle voyait déjà un homme hors du commun

²⁰ Bationo Bekouli Joseph. Tialgo le 10.8.2000 - Réo et Didyr étaient des chef-lieux de cantons dans le Lyolo.

²¹ Bretault. J - Cinquante années d'apostolat en Haute-Volta dans la région de Koudougou-Réo, p. 11. Cité par Bakyono Alphonse - L'évangélisation du pays Léla de 1912 à 1947 - mémoire de maîtrise, p. 59.

²² Baziomo Joanny - Réo le 8.8.2000.

²³ Idem, Réo le 8.8.2000.

²⁴ Bacié Balilma Innocent, Koudougou le 11.8.2000.

²⁵ Bationo Jules. Réo le 8.8.2000.

lorsqu'il a obtenu son certificat d'études primaires. « Quand j'ai eu mon certificat, mon père a tué un bœuf pour faire une fête. C'était un événement au village. Cela signifiait que j'avais compris tout le livre du Blanc. J'avais tout vu. J'avais déjà fini ²⁶ ».

Cette image d'homme auréolé de l'instituteur dont la famille était fière donna l'effet inévitable chez ceux qui s'étaient obstinés à ne pas envoyer leurs enfants à l'école. « Ils ont éprouvé du regret ²⁷ ». Ainsi par l'école et les carrières professionnelles auxquelles elle conduit, apparaissaient d'autres critères conférant le prestige. L'agriculture devait céder du terrain à d'autres activités désormais acceptées comme travail. Jeune instituteur, Jules Bationo l'avait signifié à sa manière à des jeunes agriculteurs en remportant sur eux sa victoire sentimentale avec la complicité de Pierrette Kinda qui refusa leurs avances pour être son épouse. Interrogée sur ce qui l'avait déterminée à porter son choix sur le jeune instituteur, elle nous répondit ainsi en esquissant un sourire gêné : « Lui, il voyait mieux que les autres ²⁸ ».

Si au fil des années, les résistances à l'école sont brisées, cela se doit à l'importance des privilèges, dont le pouvoir politique, auxquels le nouveau savoir permet d'accéder. L'accueil de plus en plus favorable devait provoquer le mépris que les jeunes scolarisés manifestent aujourd'hui vis-à-vis du travail manuel, notamment l'agriculture. Ce mépris est porteur d'une catastrophe comme cela ressort de ce propos prophétique tenu en 1960 par Pierre Jaccard et dont la pertinence demeure : « il y a invention, découverte, croissance économique et progrès social lorsque le labeur, autant de la main que de l'esprit, est honoré, mais la ruine est proche lorsque le travailleur est méprisé ²⁹ ».

Aujourd'hui, nous vivons une crise de l'emploi particulièrement aigue en ville, pôle d'attraction des jeunes ruraux. Le mépris des jeunes vis-à-vis du travail de la terre en est l'une des causes. Chez les Lyelae, l'agriculture qui était l'activité permettant l'émergence des hommes valeureux demeure la principale activité économique. Cependant elle a perdu de sa noblesse. Et pour cause : la peine que les agriculteurs, ces soldats devant la terre, supportaient stoïquement est aujourd'hui dévalorisée voire refusée. Ceci se doit aussi à « l'opposition faite par les lettrés entre la matière et l'esprit ³⁰ ». L'école, le bureau sont reconnus comme des lieux de travail. C'est l'école qui produit aussi les puissants d'aujourd'hui que les Lyelae appellent « les hommes gros ». Le changement d'attitude vis-à-vis du travail de la terre perçu hier par les Lyelae comme le cadre idéal d'une compétition saine de laquelle sortaient les braves, ceux qui avaient un poids social important, est l'une des causes du chômage (entendu dans le sens de manque d'emploi) un terme inexistant dans le lexique lyélé (langue des Lyelae). Personne ne revendique aujourd'hui le travail de la terre avec « son coefficient de fatigue physique ». On n'arrête pas le progrès. Une autre définition du travail s'est imposée aux Lyelae avec ses conséquences économiques et sociales.

²⁶ Bacié Balilma Innoncent, Koudougou le 11.8.2000.

²⁷ Bationo Bekouli Joseph, Tialgo le 10.8.2000.

²⁸ Bationo Pierrette, Réo le 8.8.2000.

²⁹ Jaccard, P. op. cit. p. 8.

³⁰ Idem, p. 69.

Conclusion

Depuis la fin du XIX^e siècle qui marque un tournant des relations entre l'occident et l'Afrique noire, celle-ci connaît une évolution multidimensionnelle à rythme variable. Se référer au vécu précolonial des sociétés africaines est l'une des démarches judicieuses pour donner la juste mesure de cette évolution. Ainsi, il est possible de repérer les zones de permanence culturelle et celles de la rupture. L'intérêt de cette étude réside dans le fait qu'elle permet de voir comment une société est ouverte aux autres. Par le biais de la colonisation, la société des Lyelae, comme toutes les sociétés africaines, est ouverte aux courants de pensée occidentaux qui sont des porteurs de progrès et de crise aussi.

Le chômage qui est aujourd'hui l'un des fléaux que vivent aussi les sociétés africaines est un autre indicateur de leur évolution. Dans l'énumération de ses causes sur lesquelles il faut agir pour l'enrayer, on a sous-estimé, voire négligé le poids d'un facteur psychologique découlant de l'évolution de la mentalité collective dont l'un des catalyseurs est l'école occidentale. C'est ce que nous révèle encore cette enquête menée chez les Lyelae. Ce que nous faisons de cette école explique l'impasse dans laquelle nous sommes. Pour en sortir, nous devons cesser d'en faire un moyen pour échapper au travail de la terre. L'agriculture ne doit plus être vue comme le métier de ceux qui sont inaptes à l'école. Ici il y a des regards à corriger. Le regard est une donnée culturelle qui détermine des comportements. L'évolution de celui que les Lyelae avaient de l'agriculture et de l'agriculteur est illustrative. Le regard étant variable au gré des facteurs culturels qui s'exercent sur les hommes, ses effets aussi varient. De ce fait, il est dans le champ de l'historien aussi ; d'où la nécessité de la collaboration entre lui et le sociologue. Et c'est en sociologue averti que Jean-Marc Ela aussi interpelle l'historien en disant : « le regard de l'historien doit être attentif à ce qui bouge chez les communautés³¹ » afin que l'éclairage attendu de lui contribue suffisamment à la solution des diverses questions que suscite son époque. □

³¹ Ela J.M. p. 20.

Références bibliographiques

I. Les sources orales

Nom et prénoms de l'informateur	Fonction	Lieu de l'enquête	Age de l'informateur
Bacié Balilma Innocent	Instituteur retraité	Koudougou	66 ans
Bama Bezombié	Agriculteur	Zoula	85 ans
Bationo Joseph Bekouli	Instituteur retraité	Tialgo	78 ans
Bationo Jules	Instituteur retraité	Réo	65 ans
Bationo Pierrette	Ménagère	Réo	
Baziomo Joanny	Instituteur retraité	Réo	82 ans
Bayala Pascal	Agriculteur	Réo	70 ans
Bazié Békouli	Agriculteur	Doudou	86 ans
Nagalo Beli	Agriculteur	Batando	87 ans

II. Les ouvrages

BADO N., 2000. L'Eglise catholique en détresse au Lyolo (histoire, mémoire, théologie) - document inédit, 138 p.

BAKYONO A., 1983. L'évangélisation du pays léla de 1912 à 1947 - mémoire de maîtrise - Ouagadougou, 112 p.

BAYILI B., 1998. Religion, Droit et Pouvoir au Burkina Faso - Les Lyelae du Burkina Faso - L'Hamattan, 480 p.

BAYILI E., 1983. Les populations Nord-Nuna (Haute-Volta) - Des origines à 1920 - Thèse de 3^e cycle, Paris I, 410 p.

ELA. J. M., 1994. Restituer l'histoire aux sociétés africaines - Promouvoir les sciences sociales en Afrique noire - L'Harmattan, 144 p.

GIARDINA A., 1992. Le marchand in L'homme romain - sous la direction de Andréa Giardina - Seuil, 480 p.

JACCARD P., 1960. Histoire sociale du travail de l'Antiquité à nos jours, Payot, Paris, 350 p.

KI-ZERBO J., 1978 Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain, Hatier, 731 p.

TAUXIER L., 1924. Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourounsi - Edition Emile Larose, Paris, 208 p.

